

Pour l'amour du ciel

par Christina Rees, conservatrice et directrice des Galeries d'art contemporain de Fort Worth, Texan Christian Université; correspondante du Village Voice de New York, et du Dallas Observer

Matthias Sturm, l'artiste prestigieux, a un faible pour les cieux des deux espèces: celui, éthéré, spirituel, avec son créateur omnipotent et tout ce qui s'ensuit; et cet ailleurs sidéral « d'où-vient-la-vérité ». Son art s'évertue à les réconcilier et à découvrir nos identités quelque part entre les deux. Il s'agit là du même conflit que théologiens et scientifiques caressent naïvement depuis que l'espèce humaine a commencé à se gratter le crâne, en déclarant: « Je ne sais si je dois croire à ce que je ne peux prouver », avant d'ajouter rapidement: « mais j'aimerais bien ».

Dans ses monotypes et ses peintures en techniques mixtes, Sturm fait souvent figurer un humain - dégingandé, hanches saillantes, nu, sans doute le *quidam* qui peut tout aussi bien être vous que moi ou même Sturm - au sein de drames aussi passionnés que pensifs. Ces pièces étrangement abstraites, expressionnistico-moralistes, jonglent avec l'origine de sa petite âme visible. On voit une croix flotter à son côté, au-dessus d'une plante feuillue, ainsi qu'un orbe évoquant un vaisseau spatial dérivant à son sommet; à qui répondra-t-il, s'il répond jamais? Avec son regard muet, *Quidam* garde un œil ouvert (ou deux yeux marron, ou les yeux en coin) sur toutes les alternatives: religion, nature, voire l'outre-monde.

Car non, il n'y a rien d'aussi concret dans les œuvres; un premier regard vous enverra dans un champ coloré agréablement chaotique à la Basquiat ou Kandinsky, ou vous rappellera les œuvres rêches à peine figuratives de de Kooning.

Franchement, certains se demanderont comment il peut proposer ces questions sur le mysticisme aussi sérieusement sans perdre son calme (ce qui, en jargon de la scène artistique, se traduirait par amertume, cynisme et apathie). A-t-il atteint le cœur de quelque chose, vraiment? (Et ne laissons pas les titres guider le témoin). Mais approchons-nous, et voici que les yeux omniprésents qui scrutent, et la croix, et la plante, et l'objet de science-fiction dérivant, surgissent çà et là. Cette iconographie itérative, bien que familière, Sturm l'a extirpée de tout contexte familial. Voyons-nous souvent un vaisseau spatial décrit dans un média aussi traditionnel que la peinture ou l'impression? Voyons-nous souvent une peinture spirituelle dont la carte de visite - cruciforme - est plus petite que tous les autres éléments de l'image? N'allons point présumer des émouvantes priorités de Sturm. Il les élabore et les empile sous nos yeux mêmes.

Il injecte une dose généreuse d'histoire sous la forme d'une boussole - tant morale que concrète, voire culturelle. Des titres tels que *L'Arche de Noé*, *Satyricon* ou *Vendredi saint* trahissent sa prédilection pour le proverbial et le mythique qui, tout comme au regard révérencieux de Joseph Campbell, ont depuis les origines guidé la quête identitaire de l'homme. De même, la version par Sturm d'un guitariste anonyme, présenté par son premier exposition à Dallas - gestuel, fractal, arborant une unique botte vert-funky - indique la direction d'une nouvelle espèce de héros divin, qui gagne en pouvoir contemporain tout en éradiquant l'impact des divinités traditionnelles. Lorsque Sturm signe ces œuvres d'un sceau minutieux et cryptique évoquant les signatures sur les parchemins chinois, ou lorsqu'il délivre une explication sommairement gribouillée sur son sujet, il fabrique réellement sa propre intemporalité, se taille sa propre petite place dans la grande perspective de l'histoire de l'art. Là encore, une plante et deux autres motifs répétés - une flèche et la forme

d'un E - apparaissent vaguement en travers de la poitrine sur sa créature. Blessure ou rédemption? Du fait qu'aucune de ces créatures ne semble en émoi, y compris dans le modérément violent *Naufrage* aux teintes guerniciennes, il est ardu de croire que Sturm condamne ses enfants peints ou se condamne lui-même à un destin par trop ignoble. Il n'a pas encore abandonné la vie présente.

Sa biographie entraîne des comparaisons avec les artistes contemporains allemands Anselm Kiefer et Sigmar Polke. Mais au lieu d'y trouver l'isolement appuyé des paysages de terres brûlées de Kiefer, ou les fluides strates supérieures et inférieures des champs colorés de Polke, ce que l'on voit dans le travail de Sturm se rapproche fortement de l'Expressionnisme allemand des premiers temps - les fondateurs de Die Brücke et de Der Blaue Reiter. Les personnages verticaux de Kirchner, avec leurs mains et leurs pieds exagérés; les brouillages géo-tribaux de Klee; ajoutez-y une touche de couleur non modulée venue des Fauvistes français. Non pas que Sturm, qui a suivi une formation conventionnelle, semble jamais engoncé dans ce qui fut jadis - ses images sont certainement fraîches, ou au moins rafraîchissantes. Pour parler franchement, il pourrait s'agir là d'illustrations pour des livres d'enfants exécutées pendant un trip à l'acide, ou d'enluminures bibliques faites par un schizophrène sous sédatif, le tout épicé d'un calme rarement associé au LSD ou au dérangement mental. L'artiste peut garder l'assurance qu'il est dès lors raccordé à un souci universel et que ses spectateurs se pencheront afin de l'observer de plus près.

Dans sa déclaration d'intention, Sturm dit que « peindre est une chose silencieuse et secrète »; sentiment qui s'accorde très bien avec l'atmosphère qu'il a créée sur toile et papier. Aucune des œuvres ne hurle ni ne chuchote. C'est comme de scruter les traits d'un visage étranger pour tenter d'en déduire ce qu'il pense, et d'en miraculeusement saisir l'essentiel.

